



«Trente ans de ce surdoué qui allie intelligence, bon sens, perfectionnisme et assiduité. Tous ceux qui l'ont côtoyé ont été impressionnés par ses qualités intellectuelles et morales mises au service de la clinique, de la recherche et de l'enseignement, mettant son savoir-faire et son savoir-être au profit du malade pour lequel il avait tant de respect».

Le Professeur Pierre Bodart, ou l'amour de la vie et la foi dans les hommes

Voici quelques semaines à peine, le Pr. P. Bodart accédait à l'éméritat. Il a accepté de nous recevoir pour nous faire voir la vie à travers ses yeux émerveillés.

J'ai vécu ma jeunesse à la campagne, nous dit-il. Ce fut une jeunesse très heureuse. Mes parents étaient merveilleux par leur tendresse, leur générosité, leur honnêteté. Ma mère, à qui je dois tant, est toujours très présente et en bonne santé. Mon père était fasciné par la beauté de la nature et la force de la vie. Il me faisait partager sa fascination. Aujourd'hui encore, je reste ébloui par la beauté de la nature et de la vie. Il faut toujours garder au fond de soi une parcelle d'enfance. Elle sauvegarde votre capacité de bonheur, votre capacité d'enchantement.

Au collège, j'ai commencé à prendre des cours de piano. J'aurais aimé faire le conservatoire, mais un très grave accident de santé a changé mon destin. Un grand chirurgien m'a sauvé la vie. C'était un homme hors du commun, chaleureux, qui m'a beaucoup impressionné. J'ai alors décidé de devenir médecin. La médecine est un métier fabuleux car il permet de rendre service dans ce domaine précieux entre tous qu'est la santé et il permet parfois de sauver une vie; et ça c'est merveilleux. Pour exercer ce métier, il faut beaucoup de compétence. Il faut aussi du cœur.

Après mes études, j'ai entamé une spécialisation en médecine interne puis en radiologie. Ensuite j'ai exercé durant trois années à Namur; puis un poste en radiologie me fut proposé à Herent. Quelques années plus tard, en 1968, je fus nommé chef du service de radiologie à St-Pierre à Louvain.

Privilège

J'ai bénéficié du contact de maîtres admirables, de conditions de travail et d'un environnement humain extraordinaires. A tous les moments et tous les endroits, j'ai rencontré tant de personnes dont le travail et le comportement ont été remarquables. Beaucoup plus de gens qu'on ne croit sont doués de grandes qualités. Il faut croire en l'homme.

J'ai aussi la chance de vivre à une époque exceptionnelle. La radiologie comme l'ensemble de la médecine a connu une évolution remarquable. Les outils très performants dont elle dispose aujourd'hui ont permis à la fois un gain de précision et une très nette diminution de l'agressivité des examens.

Vivre à l'Université, dans un milieu incomparable et en mouvement permanent, a encore été une de mes chances. On y côtoie sans cesse des jeunes. C'est, de plus, une institution dont les missions sont très importantes.

Il suffit de songer aux retombées de la recherche fondamentale, de la recherche appliquée, de la formation de générations de jeunes dans tous les domaines pour mesurer l'impact des universités sur le monde contemporain et à venir.

Nostalgie et avenir

Tout en étant conscient que vivre à l'Université est un privilège, je n'ai pas de difficulté psychologique à céder à d'autres mes fonctions de responsable. Jean d'Ormesson accueillant Marguerite Yourcenar à l'Académie Française a eu cette citation: «*L'avenir sans le passé est aveugle; le passé sans l'avenir est stérile*». Penser à l'avenir suppose que l'on passe un jour le témoin. C'est une grande joie que de pouvoir transmettre le flambeau à des jeunes qui ont du souffle en réserve. La jeunesse est intrépide. Pour avancer, l'intrépidité contrôlée est nécessaire. Et je considère que quitter la fonction est naturel et souhaitable.

Bien sûr, j'ai un peu de peine à accepter l'idée que je ne vais plus vivre dans cette communauté, que je ne vais plus croiser tous les jours des gens avec qui j'ai travaillé tant d'années et avec qui j'ai tissé des liens d'estime et d'amitié réciproques. Il y a là comme une déchirure, principale raison d'une incontestable nostalgie.

Personnellement je ne pense pas qu'avancer en âge, dans certaines conditions physiques et psychologiques bien sûr, n'ait que des désavantages. L'homme de vingt ans a derrière lui les périodes importantes que sont l'enfance et l'adolescence. Mais toute la vie est devant lui. Il ignore ce que seront sa vie affective, ses enfants, sa vie professionnelle. On peut comprendre que des jeunes éprouvent devant l'avenir une certaine inquiétude, mais elle est vite compensée par la vigueur, l'enthousiasme de la jeunesse, qui est aussi, heureusement d'ailleurs, un peu insoucieuse.

A quarante ans, on a une plus grande maturité, une plus grande expérience. Et vingt cinq ans plus tard encore, chacun a, fatalement, subi un certain nombre d'épreuves. Mais la vie a apporté une réponse à certaines questions essentielles. Ce sont les réponses apportées par le temps à mes propres interrogations qui

font que le regard que je porte aujourd'hui sur la vie est celui d'un homme heureux et serein. J'ai eu des moments difficiles certes, mais la vie est un cadeau merveilleux. Elle a été très généreuse avec moi. Il faut donc de la chance.

Il faut aussi être volontaire, être apte au bonheur, car les épreuves existent. Elles permettent en tous cas de mieux se connaître et de mieux connaître les autres. Au cours de celles que j'ai vécues, j'ai reçu de tels témoignages d'attachement. Je les garde précieusement au fond de moi-même, comme la preuve de la générosité des hommes. J'ai grande foi dans les hommes: ils ont de grandes qualités. Il y a par exemple chez les enfants un potentiel fabuleux qui n'est pas mis à jour. Il faudrait avoir du temps et des moyens pour épanouir leurs talents. Il existe aussi chez les adultes une capacité de générosité extraordinaire, mais qui ne peut s'exprimer qu'occasionnellement. Pour se convaincre de cette réalité, il suffit de regarder ce qui se passe en certaines circonstances. C'est notre société, happée par le quotidien, toujours pressée, qui masque cette générosité.

Pollution et responsabilité

Nos pays, en paix depuis quarante cinq ans, ont connu un développement social, technologique, économique sans précédent. Chez nous, l'accès du plus grand nombre à un plus grand bien-être matériel est indiscutable. Il faut prendre conscience de ces privilèges qui imposent aussi des devoirs. Beaucoup qui ne peuvent en bénéficier nous envient la société de consommation. C'est en partie justifié car elle nous apporte beaucoup mais elle engendre aussi des nuisances. De plus en plus de personnes prennent conscience du fait que nous devons conserver pour nos enfants le patrimoine naturel dont nous avons hérité. Il ne faut pas arrêter le progrès, mais s'efforcer d'en limiter les effets pervers. Et nous sommes tous concernés, car nous sommes informés. Nous sommes même surinformés. La terre est devenue un village: on sait tout et tout de suite. Cela ouvre des possibilités énormes d'élévation du niveau des connaissances et de culture: c'est donc un formidable bienfait. Mais ces mêmes moyens peuvent aussi être utilisés dans un sens opposé. Comme il y a une pollution de l'environnement, il y a une pollution intellectuelle et morale de nos sociétés. Il faudrait redonner tout leur sens à certaines valeurs fondamentales si on cherche les vraies réponses aux questions essentielles: le sens de la vie et le bonheur humain. Une fois encore, le problème n'est pas de freiner ce qui constitue un important pro-

grès mais d'en éliminer ou d'en réduire autant que possible, par une prise de conscience véritable, les scories. Dans certains domaines les recherches de pointe touchent à l'essence même de la vie et modifieront peut-être un jour l'identité des hommes. C'est une grave question. Faut-il arrêter ces recherches qui peuvent avoir des répercussions très positives sur la santé des hommes? En a-t-on d'ailleurs les moyens? Les comités d'éthique, composés par des personnes de formation et d'horizons très différents, sont là pour tenter d'orienter la réflexion et donc les décisions des responsables de nos sociétés. On peut espérer que ceux-ci et les opinions publiques valablement informées auront assez de clairvoyance et de force politique pour imposer les mesures qui «maintiendront le fleuve entre les berges».

Réfléchir

Nous jouissons de la paix, de la liberté, d'un certain bien-être matériel. Mais nous devons voir ce qui se passe à côté de chez nous et nous devons y réfléchir. Si nous avons le sentiment d'une relative impuissance face aux grands problèmes du monde, chacun d'entre nous peut déjà, chaque jour, à son poste de travail, s'appliquer au devoir «d'aide à personne en danger».

Cela nous concerne tous. Notre hôpital est comparable aux meilleurs hôpitaux du monde grâce à la qualité des hommes et des femmes qui en assurent le fonctionnement et grâce aussi aux moyens dont ils disposent. Pour rassembler un tel potentiel, il faut une institution de grande dimension et une technologie très développée. Mais si on n'y prend pas garde, comme l'essentiel paraît assuré, les conditions sont réunies pour une certaine déshumanisation de la médecine.

Répétons qu'un mot, un sourire, un regard peuvent changer la journée d'un malade, qui souffre dans son corps, mais aussi connaît l'angoisse. Au milieu de tout ce monde qui tourbillonne autour de lui sans le voir, il est dans la solitude. Un sourire, c'est si peu d'effort pour tant de bien à faire. C'est aussi essentiel que la technologie. C'est essentiel pour les autres et pour soi également car le bonheur, c'est le don.

Dans ce domaine je n'ai guère été déçu par les hommes. Au contraire, ils m'ont beaucoup apporté et beaucoup appris. Devenu âgé mon père me disait: *«Tu ne me dois rien. Car ce que je t'ai donné c'est ce que j'avais reçu de mon père et que toi tu vas rendre à tes enfants»*.

Avoir pu, un moment, être un maillon de cette chaîne de la vie, du savoir, c'est merveilleux, non?

Propos recueillis par J.A.